

avec une familiarité qui peut-être vous blesse, comme si j'avais le bonheur d'être votre ami... comme si je n'étais pas, au contraire, un étranger et presque un inconnu pour vous... Mais si votre nom vient de jaillir malgré moi de mes lèvres, c'est que votre pensée est constamment dans mon cœur... c'est que...

Elle voulait fuir encore, mais il ne lui en laissa pas le temps, et jusqu'au bout elle dut l'entendre. Mais cet aveu brûlant, mais cet enthousiaste hommage à sa beauté, loin de la toucher, lui causaient une profonde, une immense tristesse. Toute sa fierté de fille pauvre s'indignait et se révoltait, et c'était avec des larmes dans les yeux et une sourde colère que, ne pouvant faire autrement, elle continuait de l'écouter.

Et quand enfin il se tut :

—Je vous ai écouté, monsieur, répondit-elle la voix légèrement frémissante, parce que vous m'y avez forcée ; mais j'espère que vous comprendrez que cette scène, que je m'efforcerais d'oublier, ne doit plus se renouveler... Car l'aveu que vous venez de me faire est un outrage!...

—Un outrage ! s'écria-t-il en s'emparant de ses mains et en les serrant avec force, un outrage!... Quoi ! je vous outrage quand j'ose vous dire que je vous aime!... quand je vous jure que depuis que je vous ai vue... que depuis que j'ai été ébloui par votre beauté, je sens que je ne saurais plus vivre sans vous !

—Oui, vous m'outragez ! répéta-t-elle avec énergie, car dans votre position et dans la mienne, que puis-je être pour vous ?

—Ma femme, s'écria-t-il, ma femme aimée, adorée!...

—Vous savez bien que c'est impossible !

—Impossible !

—Oui, oui, impossible!... Oh ! ne parlez donc pas contre votre pensée, vous le savez bien !

—C'est donc mon titre, ma fortune qui vous effrayent ?

—Ce sont eux qui nous séparent... Oh ! laissez-moi, monsieur... au nom du ciel, laissez-moi!...

Et cette fois, elle était si pâle et son regard était si fier, qu'il n'osa plus la retenir.

Mais cette résistance n'avait fait qu'exaspérer le jeune gentilhomme. Et, dès lors, ce fut chaque jour un nouvel assaut qu'elle eut à soutenir, un nouveau combat qu'elle eut à livrer. Chaque jour, il revint vers elle plus tendre, plus pressant. Et, chaque jour, aussi, elle avait l'épouvante de se sentir faiblir, de sentir en elle moins de révolte et plus de pitié.

Et Clotilde, qui n'avait personne pour la défendre. Clotilde qui ne demandait pas mieux que de se laisser convaincre consentit à la comédie sacrilège qu'imagina le jeune homme et que, du reste elle ne soupçonna pas. Elle se crut sa femme ! Sa femme, malgré la volonté de ses parents !

Alors, dans cette vision qui ne lui faisait pas grâce d'une heure de sa vie... dans cette vision qui était parfois pour elle une véritable torture, Clotilde, toujours immobile et rigide, et dont la face, d'une blancheur de cire, prenait de plus en plus l'expression de la mort, Clotilde se revoyait n'osant plus lever les yeux sur l'orgueilleuse marquise, n'osant plus la regarder en face, de peur que celle-ci ne lût sur son visage qu'elle l'avait trompée!...

Et ce supplice durait depuis six mois, quand, un jour, elle n'avait pu retenir un cri d'effroi, un cri d'épouvante... Elle était perdue si celui qu'elle aimait se parjurait... oubliait le serment qu'il lui avait fait ; trahissait la foi qu'elle avait en son honneur!...

Eperdue, elle courut vers lui... Elle venait le prévenir qu'elle partait, qu'elle ne pouvait plus rester dans cette maison.

Où irait-elle?... où se réfugierait-elle ? elle n'en savait rien... Peu de temps auparavant, elle avait eu l'effroyable douleur de perdre sa mère, et, quant à son père, elle ne pouvait être à sa charge lorsque son devoir était, au contraire, de lui venir en aide...

Et comme elle sanglotait, de plus en plus désespérée, il l'avait prise doucement, tendrement entre ses bras, et, soudain, elle avait été consolée.

—Fernand, pense à ton serment!... Ne m'abandonne pas ! s'était-elle écriée en le serrant avec folie contre son cœur.

Et le misérable qui, déjà préméditait sa trahison... avait encore trouvé des paroles pour la tromper.

—Oui, la promesse que je t'ai faite, je la tiendrai ! avait-il répondu, la voix solennelle. Pars à Paris... Je t'y rejoindrai... Et bientôt tu n'auras plus à souffrir de m'avoir donné ton amour... bientôt, Clotilde, je te présenterai hautement à mes parents, comme ma femme bien-aimée...

—Tu me le jures.

—Sur notre enfant !

Et, quelques heures plus tard, elle lui avait obéi, elle était partie pour Paris, presque heureuse, se répétant pendant toute la durée du voyage, le dernier serment qu'il venait de lui faire :

« Bientôt tu n'auras plus à souffrir de m'avoir donné ton amour. »

Mais à peine arrivée, à peine débarquée, elle n'avait pu se défendre d'une tristesse noire, comme si elle avait eu le pressentiment que le bonheur auquel elle voulait croire n'était qu'une illusion qui

bientôt s'évanouirait... comme si elle avait eu le pressentiment de la vie affreuse qui l'attendait... de toutes les douleurs et de tous les désespoirs qu'elle allait connaître...

Le hasard l'avait conduite dans un petit hôtel de la rue Montorgueil, et comme la chambre qu'elle y occupait était très triste, comme elle ne connaissait personne à Paris et qu'elle se sentait perdue dans cette ville immense, elle ne pouvait s'empêcher de pleurer souvent en pensant au pays natal, à ce petit coin de province si tranquille et si calme où elle aurait été si heureuse de vivre tous ses jours, et que peut-être elle ne reverrait plus !

Aussi avec quelle impatience elle comptait les jours, les heures qui la séparaient de l'aimé!... Comme il tardait à venir!... Comme le temps lui paraissait long !

Et il lui semblait qu'il y avait des années qu'elle l'avait quitté, des années qu'elle était partie, ou plutôt qu'elle s'était enfuie du château de Prades, quand enfin elle eut la joie éperdue de le revoir, la joie éperdue de le serrer dans ses bras !

Pauvre Clotilde ! pauvre femme qui allait bientôt gravir un si terrible calvaire, ce furent là pour elle des jours vraiment heureux, les seuls jours de vrai bonheur qu'elle eût jamais connus!...

Car si, à de très rares instants, elle avait pu avoir sur lui des doutes qu'elle se reprochait à présent avec indignation, comment, puisqu'il avait tenu sa promesse de venir la rejoindre et qu'il était là vers elle, n'aurait-elle pas eu en sa loyauté la plus entière, la plus absolue confiance ?

Mais, la vérité... la vérité qui, peut-être, l'aurait tuée si elle avait pu la soupçonner, c'est que Fernand, en venant la retrouver à Paris, n'y était pas venu par l'amour qu'il avait pour elle.

Oh ! son amour, comme il était loin maintenant.

Mais ce qui surtout l'avait ramené vers elle, c'était la crainte qu'il éprouvait d'un scandale, la peur que cette jeune fille ne se livrât, s'il l'abandonnait trop brusquement, à quelque acte de désespoir qui retomberait sur lui.

Et de là cette tendresse feinte, cette affection hypocrite, cette comédie de l'amour que le misérable continuait à jouer avec une si parfaite habitude que bien des femmes, plus expérimentées que la naïve Clotilde, s'y fussent laissées prendre comme elle.

—Je vais pouvoir faire connaître la vérité à ma famille, lui disait-il en l'attirant doucement contre lui. Ma mère protestera peut-être bien un peu, mais je suis sûr qu'elle finira par se rendre.

« Sois donc sans inquiétude sur ton avenir et sur celui de notre enfant... de ce cher enfant que j'aime déjà autant que je t'aime!... »

« Dans quelques mois, tu seras à la vue de tous ma belle marquise adorée, et ce sera la tête haute et au bras de ton époux que tu viendras reprendre ta place au château de Prades... »

Et Clotilde était si émue de l'entendre parler ainsi, qu'elle n'avait pas la force de lui répondre.

—Fernand!... cher Fernand ! balbutiait-elle toute pâle et les yeux humides.

Et jamais peut-être elle ne l'avait autant aimé que dans ces moments-là, oh ! non pas parce qu'elle était ambitieuse et vaine, non pas parce qu'elle était tentée d'être riche et grande dame, mais parce que, dans sa douleur, elle pouvait s'estimer davantage en se disant que, du moins, c'était un honnête homme, un cœur loyal et droit.

Aussi avec quelle joie elle avait accueilli la naissance de Suzanne ! C'était une fille!... Son désir se réalisait et lui donnait un bonheur de plus.

Et l'infâme de Prades, qui excellait à jouer tous les rôles, jouait à merveille la comédie du père attendri, comme il jouait celle de l'amant follement épris.

Mais les semaines passaient, le temps s'écoulait, et comme il avait épuisé tous les prétextes qu'il pouvait invoquer pour expliquer le retard qu'il mettait à tenir la promesse qu'il avait tant de fois et si solennellement faite à Clotilde qu'elle serait sa femme et que leur enfant porterait son nom, les visites du marquis devinrent de plus en plus rares, de plus en plus espacées.

Mais il avait su lui inspirer une telle confiance que, si elle était mortellement triste de rester sans le voir, elle n'avait cependant aucune inquiétude, aucun soupçon, et qu'elle acceptait, sans les discuter, toutes les raisons qu'il lui plaisait de lui donner pour justifier son étrange conduite.

Et il ne s'apercevait même pas de son air de lassitude, de son visage pâli par les nuits passées au jeu, de son regard d'abruti encore mal remis de la noce de la veille.

Mais, un jour, quel coup de foudre!... quelle chute terrible du haut de son rêve!...

Le misérable qui avait brisé sa vie... le misérable qui ne lui avait pas dit un mot qui ne fût un mensonge... le misérable qui ne lui avait pas fait un serment qui ne fût un parjure... le misérable la trompait, la délaisait, l'abandonnait!...

Elle en avait la preuve... Elle savait maintenant pourquoi ses visites étaient si rares... Elle connaissait toute sa vie.

Elle n'eut pas une larme, pas un sanglot, mais elle crut que son cœur se brisait !